

Biutiful
Existence opaque
Biutiful — Espagne / Mexique 2010, 147 minutes

Pierre Pageau

Number 271, March–April 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pageau, P. (2011). Review of [*Biutiful* : existence opaque / *Biutiful* — Espagne / Mexique 2010, 147 minutes]. *Séquences*, (271), 50–50.

Biutiful

Existence opaque

À Cannes en 2010, en compétition officielle, deux films offraient de grandes ressemblances de contenu : **Biutiful** de Alejandro González Inárritu (Mexique) et **La Nostra Vita** de Daniele Luchetti (Italie). Le jury a peut-être voulu souligner ce fait en accordant le Prix d'interprétation masculine aux deux comédiens principaux : Javier Bardem pour le film de Inárritu et Elio Germano pour le film de Luchetti. Ces deux films sont des exemples de longs métrages politiques qui utilisent les ressources de la fiction pour aborder des thèmes sociaux et politiques contemporains. Le film d'Inárritu, tout en n'étant pas exempt de défauts, était nettement supérieur au film italien.

Pierre Pageau



Une lumière au bout du tunnel

Après des films chorals (**Amores Perros**, **21 Grams**, **Babel**), Inárritu se concentre sur un récit linéaire avec un seul personnage principal. Et ce personnage central n'est nul autre que Javier Bardem (Uxbal). Bardem est partout; il s'agit ici d'un cas où un comédien réussit pratiquement à porter tout le film sur son dos. Déjà, dans **No Country For Old Men** (des frères Coen, 2007), il accomplissait ce miracle; il récidive ici, et en mieux. Cependant, cette grande interprétation ne favorise pas une structure d'identification facile. Uxbal est un personnage assez opaque; Brecht aurait pu parler ici d'une forme de distanciation. Pour un film qui se veut aussi politique et social, c'est une bonne décision.

Uxbal est un père monoparental qui est en quête d'un revenu suffisant pour assurer la subsistance adéquate de ses deux enfants. Il est plein de bonnes intentions, mais il apprend, dès le début du film, qu'il est atteint d'un cancer incurable. Il va mourir; en cela il peut nous rappeler le personnage d'**Ikiru** (Kurosawa). Il va consacrer le reste de ses jours à ses enfants et à ceux qui, autour de lui, auraient besoin de lui (son épouse, son frère, les travailleurs clandestins). Sa volonté de servir, d'aider est handicapée par sa maladie. Néanmoins, il poursuit inlassablement son travail, dans un milieu interlope difficile, essayant de communiquer avec une épouse alcoolique et bipolaire et un frère louche (la musique joue toujours très fort lorsqu'il est avec lui de telle sorte que la communication physique élémentaire ne peut se faire).

La mise en scène de **Biutiful**, avec des prises de vue caméra à l'épaule, traduit bien le parcours chaotique, à la fois social et physique, du personnage principal. Ceci est le travail de Rodrigo Prieto, caméraman attitré du réalisateur. Le style général de ses images, qui convient bien au propos du film, est cru, âpre, avec des effets de voile atmosphérique (brouillard qui voile une partie de l'image). La musique de Gustavo Santaolla, un autre collaborateur

attitré très créatif, le génie de **Babel**, colle aux personnages et aux émotions. Contribuant ainsi, pour le meilleur et le pire, à faire de ce film au potentiel politique et social évident, davantage un « mélodrame social ». En effet, bien que les relations familiales soient au cœur du film, celui-ci est tout autant un regard posé sur une société. Il s'agit d'une société pauvre et multiethnique, où les règles du capitalisme sauvage semblent vouloir fonctionner. **Biutiful** nous montre un « petit peuple ». Celui d'un Barcelone qui n'est pas celui des Ramblas, rendez-vous des touristes, mais celui de quartiers pauvres. Quartiers où on ne voudrait pas vivre. Pour réussir ici sa vie de père, Uxbal se doit d'être un fonceur, presque un capitaliste à sa façon. Cependant, ce véritable travailleur ne correspond pas au modèle marxiste traditionnel du prolétaire. De ce point de vue, **Biutiful** se présente davantage comme une parabole d'une forme d'exploitation contemporaine, avec des contours diffus. Uxbal, sa femme et ses enfants incarnent une famille en difficulté financière, mais qui ne veut surtout pas jouer à la victime. Uxbal pratique des formes de travail au noir; ce sont des Chinois qui sont les « damnés de la terre ». Le misérabilisme est donc au rendez-vous et il pèse lourd dans certaines scènes. Mais il en fallait aussi pour que ce drame de la rédemption nous atteigne.

Par ailleurs, ce film, aussi linéaire soit-il, s'attaque à un trop grand nombre de sujets (la maladie, la paternité, les sans-papiers, les inégalités sociales, la corruption, etc.). Ce qui donne un ensemble un peu incohérent, confus. Heureusement que le jeu exceptionnel de Bardem maintient une cohérence et notre intérêt. C'est lui qui crée véritablement une unité de temps et d'action. D'autre part, aussi bien le sujet que le travail sur l'image contribuent à créer un film déprimant. Mais, encore ici, le travail d'interprétation de Bardem nous porte à croire, et voir, une « lumière au bout du tunnel ».

Le film débute et se termine sur la même scène, avec cadrage serré, sur deux mains (celle de Bardem et une d'enfant) et la transmission d'une bague: passage de la bague de la mère d'Uxbal à sa jeune fille. On assiste alors à trois minutes d'une véritable émotion. Ceci nous aide à mieux comprendre le sens du mot « rédemption ». Le message final, donc, est que la vie, aussi misérable et difficile puisse-t-elle être, peut être belle. D'où le sens du titre: même mal orthographié, « biutiful » demeure beau.

■ Espagne / Mexique 2010, 147 minutes — **Réal.**: Alejandro González Inárritu — **Scén.**: Alejandro González Inárritu, Armando Bo — **Images**: Rodrigo Prieto — **Mus.**: Gustavo Santaolla **Mont.**: Stephen Mirique — **Int.**: Javier Bardem, Maricel Alvarez, Hanaa Bouchaib — **Prod.**: Focus Features — **Dist.**: Les Films Équinoxe